

Le chemin du retour

Les premiers jours se sont très bien passés. Pour manger je chapardais dans les arrière-cours ou dans les épiceries des villages. Je volais très bien. Proprement, sans trace et sans violence. Ni vu ni connu. La police court encore.

Le reste du temps, je batifolais dans la campagne. Les herbes hautes embaumaient l'atmosphère d'un parfum poivré. Parfois un papillon bleu ou un coléoptère posé sur un feuillage distrayait ma course. Libre comme l'air, je pouvais dormir au creux d'une meule de foin ou à l'abri d'une grange abandonnée.

La situation est devenue plus tendue à partir de l'automne. Il pleuvait souvent, j'ai horreur de ces temps humides qui rendent triste. Je ne pouvais plus avancer. Je restais prostré de longues heures à l'abri d'un appentis ou d'une bicoque à regarder les flaques se former tandis que les gouttes tambourinaient sur des toits de tôle ondulée.

Devant l'arrivée des mauvais jours, les portes et les fenêtres se refermaient une à une. La population devenait frileuse et prudente. Il fallut que je quémande et même que je supplie. Heureusement, je sais implorer avec grâce et conviction. Mes yeux en amende prennent un air mouillé irrésistible. J'ai longuement pratiqué sous la férule du vieil Hector, un maître que j'ai connu voilà bien longtemps. A force de courbettes écœurantes d'indignité, je me restaurais suffisamment pour reprendre ma route.

Bientôt la nature prit un air morose, puis franchement maussade. Les promeneurs que je croisais s'espaçaient. Ils avaient la mine sombre ou préoccupée. On ne se parlait pas beaucoup sur les chemins. Plus personne ne remarquait ma présence. On aurait dit que les gens redoutaient un évènement planétaire désagréable. Je compris leur appréhension en me réveillant au matin du quatre décembre au fond d'une grange qui puait l'essence et la graisse. La neige avait recouvert le village sur dix centimètres environ. Il était hors de question de continuer mes pérégrinations. Le risque d'attraper une pneumonie ou je ne sais quelle cochonnerie de ce style me cloua sur place.

D'un tempérament convivial, je fis la connaissance de Bernadette, une vieille rouquine, la compagne du garagiste chez lequel j'avais échoué. Bernadette me fit visiter les alentours en empruntant les sentiers qu'elle connaissait bien. Les jours suivants, elle partagea son ordinaire avec moi. Bernadette était un être simple. Elle n'avait jamais voyagé. Son horizon se bornait à

la pompe à essence du garage et aux tracteurs qui venaient s'y abreuver avant de partir pour les travaux des champs.

Parfois, un touriste égaré dans une voiture aux parements étincelants s'arrêtait pour demander son chemin. Bernadette rêvait alors de s'enfuir à ses côtés pour connaître une autre vie. Et puis l'homme, qui n'était pas descendu de son siège, repartait dans un bruit d'enfer après avoir obtenu son renseignement. Il jetait négligemment au garagiste un : « Merci, mon brave ! » d'un ton supérieur qui outrageait Bernadette.

La neige tomba plusieurs jours durant. Au loin j'apercevais les silhouettes noires des arbres qui se tordaient dans la blancheur des champs. L'air paraissait immobile.

Il n'y eut rien d'ambigu entre Bernadette et moi. Nous passions de longs après-midis côte à côte, à regarder des ombres courbées par le froid, à travers les carreaux crasseux de l'atelier. Et puis, le redoux nous surprit. Bernadette décréta qu'il était temps que je reprenne ma route. Vers le sud. Quand je l'interrogeais sur la raison de cette direction, elle me répondit qu'elle n'en savait rien, que c'était une intuition et puis que c'était comme ça : elle avait la certitude que mon destin était vers le sud.

Je pris le premier camion en partance vers les contrées méridionales. Mes adieux avec Bernadette furent brefs et sobres. Elle parla de mon avenir et dit qu'elle penserait à moi. Lorsque je me retournerai, elle sera toujours là pour veiller sur moi. Je décidai de ne pas pleurer.

Le voyage fut tumultueux et inconfortable. Le chauffeur était amateur de bière et de musique des années soixante dix. Je dus supporter pendant trois jours « No milk to day » que l'homme reprenait à tue-tête, tout en divaguant sur la route. Je quittais son bord avant qu'il n'occasionne un accident.

La ville où j'arrivai me rappelait quelque chose, surtout le clocher de l'église. Bernadette avait sans doute raison. Cette contrée ne m'était pas étrangère.

Comme le printemps revenait, je pouvais de nouveau dormir dehors. Les rues fourmillaient de monde. Les manifestations y étaient nombreuses. Les soirs de match de foot je me faufilais dans les baraques à frites pour me nourrir à l'œil.

Et puis une nuit, je rencontrai Nadia. Elle me trouva tout de suite mignon et affectueux. Elle me fit entrer dans sa caravane. Nadia faisait l'acrobate dans un cirque ambulancier. Je pris la

décision de le suivre quelques temps. Nadia avait un magnifique regard sombre et un corps infiniment souple, presque élastique. Je ne me lassais pas de l'admirer lorsqu'elle se livrait à ses entraînements favoris dans la fraîcheur du matin. Même moi, je n'étais pas capable d'en faire autant.

Le soir, je me glissais dans les travées installées sous la tente multicolore pour entendre les gens acclamer Nadia. J'étais d'autant moins enclin à la quitter qu'elle était un fin cordon bleu. Elle mitonnait le ragout d'agneau comme personne.

Pendant la journée, j'allais souvent voir la ménagerie. Je restais de longs moments, prostré en admirant Léo et Martha, un couple de lion et de lionne qui me faisaient frissonner par leur puissance. Lorsque mon regard croisait celui de Léo, j'avais l'étrange sensation d'une infinie connivence. Léo et Martha étaient des êtres sans patrie comme moi. Peut-être cherchaient-ils aussi d'improbables origines. Et puis Nadia surgissait et me délivrait de ce moment hypnotique en me demandant ce que je faisais là.

L'été survint. Il faisait beau. Nous longions la mer allant de villages touristiques en clubs de vacances. On ne croisait que des gens bronzés en petite tenue, avec des lunettes de soleil sur la tête. A l'aube, je suivais Nadia dans ses ballades. Plutôt que le front de mer souvent encombré, elle préférait l'arrière-pays. Les façades des villas s'éveillaient dans l'éclat du soleil levant. Ça sentait le romarin, le thym et le laurier.

Et puis un jour, une force irrésistible me conduisit à passer le seuil d'un jardin. Le portail gris était grand ouvert. La maison blanche à colonage m'appelait. Devant la porte en verre dépoli, je me retournai. Nadia était restée sur la route et m'observait depuis le seuil du jardin. Elle avait sans doute compris que nos chemins avaient fini de se croiser ici. Lorsque la porte s'ouvrit d'un seul coup, un cri d'enfant s'éleva joyeusement :

- Ulysse !

La voix caverneuse du chef de famille se fit entendre derrière le gamin :

- Comment diable ce chat a-t-il pu retrouver le chemin de la maison ?